

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 11

Artikel: A propos d'un lièvre
Autor: Laruche, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité: Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE.ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MIDI A ST-FRANÇOIS

ORSQUE la petite horloge ronde du kiosque de St-François marque le milieu du jour, elle n'a pour témoin que l'église austère, les banques, la grande poste et quelques flâneurs. Soudain, la vaste place, comme une fourmilière dans laquelle on donne un coup de pied, se peuple de la foule la plus dissimblable. C'est alors un quatrième acte d'opéra italien avec le grouillement des figurants dans un décor presque moderne. En face de l'étranger, qui parvient essoufflé au sommet du Petit-Chêne la vieille église se présente calme au milieu de l'agitation, offrant l'abri de sa voûte ouverte et la vue de son clocher carré, enlassé de pierre.

Des banques, des bureaux, des magasins de la place s'échappent des employés, impatients de respirer l'air du dehors. L'horloge du kiosque qui, de son œil inexorable surveille les arrivées tardives aux rendez-vous, voit passer des centaines de personnes et semble examiner méthodiquement chacune d'elles. Certains messieurs s'éloignent précipitamment bousculant les importuns qui se trouvent sur leur passage; quelques hommes d'affaires discutent avec de grands gestes; une dame dévisage une passante et cherche une critique à faire sur sa toilette; les ménagères chargées de lourds paniers se frayent difficilement un passage entre les étudiants groupés en cercle. Soudain, l'une d'elles se retourne, il lui manque une aubergine; elle l'aperçoit au milieu de la place, elle veut aller la chercher, mais une auto arrive en claksonnant, passe sur l'aubergine et la réduit en marmelade. Partout des groupes se forment, puis se disloquent et d'autres leur succèdent. Ici, des jeunes filles babillent et rient, insouciantes et gaies près de quelques messieurs dont le front plissé et les yeux vagues trahissent les soucis. Nombre d'employés attendent qui, un tram, qui, un ami, en se promenant.

Sous les yeux exercés des agents de police fiert en nombre infinie les véhicules bruyants. Les autos fuyaient sans arrêt, laissant à peine aux piétons le temps de traverser la chaussée. Les motos grondent, les autos claksonnent, les trams grincent sur leurs rails et les cyclistes font triste mine, marchant à pied à côté de leur vélo. Les trams circulent sans cesse, s'arrêtant devant le kiosque, sont immédiatement assiégés et envahis par leurs habitués, puis ils repartent, bondés de voyageurs et... d'autres arrivent.

Quelques minutes encore et peu à peu le tumulte s'apaise; la place a retrouvé pour quelques heures un calme relatif.

Alors presque involontairement devant le chaos journalier de la place principale d'une ville du XX^e siècle, je me demande quelle contenance prendrait Moïse ou un de ses contemporains, s'il se trouvait tout à coup devant le kiosque des trams de St-François, à midi.

S. G.

Le bon moment. — La femme d'un député à son amie :

— Moi, vois-tu, je présente toujours mes notes de couturière et de modiste à mon mari pendant une session, en ayant soin de choisir le jour où l'on traite du budget.

— Pourquoi?

— Parce qu'alors il est habitué aux fortes sommes, et il ne murmure jamais.



ON CONSELLIÉ AO REBUT

MONSU Petsegnet étai vegnâi consellié lâi a dza on par d'an à la derrâire trolili. Sé pas porquie! et lâi n'ein, sâ pas mé que mè! Lâi avâi zu dâi trevoune entre ristou et griou et quemet Petsegnet étai dâi dôu, l'è li que l'a étâ met. L'amâve bin veni ào Grand Conset. Oh! na pas po lâi menâ lo mor, n'avâi pas prâo de boutafrou et n'arâi pas pu pidâ avoué quelque niâffer que lâi avâi. D'ailleu lo desâi lì mêmô: Quand liaizo lè loi que lo Conset d'Etat no bâille, lè compreigno prâo. Mâ quand clliâo coo sè mettant à no lè z'espliquâ on lâi vâi pe rein onni'stiére. Ein a que mé ie dévesant, mè l'emboullant lè z'affäre! Adan, allâvâ ài tenâblii po se dâi coup lâi avâi l'appet nomina; et pu quand lo président desâi: « La séance est levée! » l'ètai lo premâ fro. On a sâi quand faut accutâ trâo grand teimps et tot lo Grand Conset ne sè passe pas dè coûte lo Tsati!

Monsu Petsegnet l'ètai dan on consellié que l'amâve son meti. Lâi sè plliézâi et l'arâ bin desirâ fêre on accordâiron à vya lè dôu: li et lo meti de consellié. Mâ vo séde, dein clli meti, lâi a bin dâo casuet. Clli casuet, l'è lè vôte.

L'è que, lâi a pas. Ti lè quat'r'an, hardi petit! Sé faut remettre su lè reing et dèvesâ, et allâ pè lè velâdzo sè fêre vère, c'â vo séde: s'on lâi va pas dein lè velâdzo on è vito àoblliâ, quemet on vilhio fontsi qu'on bete derrâi lo caste borri quand on ein a on nâovo.

Adan, monsu Petsegnet sè remet ein campagne et allâ-lâi! Bâire quaque verro, sè reduire aprâ la miné et mau à la tita lo leindèman!

Mâ, la mère Petsegnet l'ètai asse benaise qu'on vî que dzaille. Cein lâi allâve de s'ôbre dere: « Madama la consellié! » et l'è lâ que tousenâve son hommo po que sè dègremelhie po lè vôte.

— Te sâ! que lâi fasâi, se t'â pas nommâ, t'â su d'avâi ta couistâi!

Et la mère Petsegnet l'ètai bouna po lo fêre, allâ pî! L'è lâ que portâve lè tsausse. Petsegnet dèvessâi reveni consellié ào bin, gâ son pétâiru!

Ma fâi, lè vôte sant lè vôte! Lâi a zu dâo miquemaque, on eimbroulâdzo, dâi liste po lè z'on, dâi liste po lè z'autro. Quand l'ant comptâ lè vôte, Monsu Petsegnet n'ètai pas renommâ.

L'a étâ rido motset. Quemet faillâ-te dere l'affäre à sa fenna? L'ètai né. Allâve la trovâ dza lâi. L'è su que sè relèvera de colère. Quemet dâo diâbllio faillâ-te lâi dere?

L'avâi dèvénâ just! La mère Petsegnet étai ào l'hî, veryâ contro la parâ. Fasâi assemblant de droumî po laissâ dèvesâ son hommo lo premâ.

Petsegnet desâi rein. Tserfîve 'na rebriqua. Sè dèvite, va tot pllian sè betâ ào bord dèso lo levet po pas reveillâ la fenna. Mâ stasse, sein sè reverâ lâi fâ dîse d'onna voix grindze:

— Eh pu? prâo su que t'â pas revenu!
Et lo monsu Pestegnet l'a repondu:

— M'ant nommâ... ancien consellié!

La mère Petsegnet n'a pas bin cein ruminâ à tsavon. S'è reverya contro son hommo et lâi a de:

— A la boun' hâora!

Marc à Louis.

A PROPOS D'UN LIÈVRE

LAUTRE jour, je me suis trouvé, à table, en la compagnie de M. Pantaléon, ce fin gourmet, ce conteur si amusant. Cette fois, le consciencieux et véridique homme était amphitryon: c'est dire assez que nous fûmes traités d'une façon *supercoquettieuse*. Entre autres rôts, un magnifique arrière-train de levraut vint étailler au milieu de la nappe son élégante parure de lardons dorés, et nous embaumér de son fumet exquis.

— Voilà une pièce superbe et pleine d'agréables promesses, ne put s'empêcher de faire remarquer un convive de la société, en se pourléchant.

— Je crois qu'il sera tendre, observa M. Pantaléon.

En même temps, pour nous donner une preuve de son infaillibilité en matière culinaire, il appuya délicatement sur les chairs fumantes la pointe du couteau à découper, qui s'y enfonce sans effort.

Cette moitié de l'infortuné animal reprit M. Pantaléon en déposant le couteau à côté de lui, me rappelle une assez plaisante histoire de cet automne.

— Dites, dites! s'exclama-t-on de toutes parts.

Les estomacs désiraient se reposer un instant par une sorte d'intermède.

Sans se faire prier davantage, M. Pantaléon, qu'on mettait sur son terrain favori, continua en ces termes :

— Là-bas, j'ai pour voisin un jeune agriculteur, robuste garçon, prétentieux, appelé prosaïquement Nicolas, mais qu'on a décoré du surnom de Lichard, en raison de son appétit formidable et de son penchant pour les bons morceaux.

M. Lichard est un pêcheur merveilleux: il n'a qu'à tremper les pieds dans un cours d'eau quelconque pour en faire sortir des truites à volonté. Indépendamment de cela, il a des prétentions au titre de chasseur; on le voit souvent, la carnassière sur le dos et le fusil sous le bras, arpenter la campagne; mais, hélas; ici l'adresse lui fait défaut: il rentre toujours bêdoüille.

Tous les dimanches, ce dont il était on ne peut plus flatté, je le recevais à ma table, qu'il défrayait amplement de poissons et d'écrevisses.

Un jour, contrarié par une fausse digestion, je lui dis :

— Lichard, mon ami, tu pêches à miracle! tu nous fais tant manger de truites qu'elles commencent à nous fatiguer. Tu vas à la chasse aussi, je crois; régale-nous au moins une fois de ton gibier!

— Rien de si facile, M. Pantaléon, me dit-il; je vous prrrromets un lièvre pour dimanche prochain; nous le mangerons à midi; dites à votre cuisinière de tout préparer pour que la bête soit tôt cuite.

— Bien sûr?

— Aussi sûr que je me nomme Lichard, fit

le jeune homme avec un aplomb qui m'étonna. Maître Lichard ne risquait pas de se compromettre, ou du moins il le croyait, en me donnant cette assurance ; car à ce que j'ai su depuis, il avait chez lui, dans une caisse, un lièvre qu'on nourrissait de débris de légumes.

Or, le samedi suivant, il s'affuble en chasseur, prend son lièvre qu'il cache sous sa blouse, et se dirige vers une lande proche.

Arrivé là, il est question de mettre à mort son pensionnaire herbivore et de me l'apporter ensuite triomphalement sous le harnais de rigueur.

Mais tuer l'animal est une chose qui se dresse tout à coup devant Lichard, épineuse au suprême degré. En effet, le lièvre ne doit périr que d'un coup de feu ; il serait on ne peut plus compromettant de le faire passer de vie à trépas par strangulation, attendu que la marque laissée par ce genre de supplice pourrait déceler son stratagème, quand même il le foudroierait après coup ; et il n'ose le lâcher dans la crainte bien fondée de ne pas l'atteindre.

Comment faire ?

— Pardieu, se dit-il après avoir réfléchi un instant, je vais attacher ma bête à un genêt ; alors elle ne se sauvera pas !

Cette idée lumineuse conçue, Lichard cherche dans ses poches un lien quelconque pour arriver à fin de ce qu'il se propose ; mais il a beau les tourner et les retourner, sauf sa bourse que serpentent deux longs cordons, il ne trouve pas vestige de ce dont il a besoin.

A défaut d'autre objet, Lichard, sans séparer la bourse des attaches, ce qui lui eût fait perdre un temps précieux, fixe, au moyen de celle-ci, le lièvre par le cou à un genêt.

Puis il recule de quatre pas, épingle son arme, vise attentivement et appuie sur la détente.

Le coup part, laissant un petit nuage de fumée qui obstrue d'abord la vue du chasseur.

Mais, une seconde écoulée, les vapeurs se dissipent... O désespoir ! il distingue, à deux cents pas de lui, le lièvre qui décampe rapide comme un trait et emportant la bourse suspendue au cou.

Par une inconvenable maladresse, Lichard, au lieu d'atteindre le lièvre, avait coupé net la branche de genêt qui retenait celui-ci, lequel, comme on le pense bien, avait, aussitôt libre, joué des pattes sans demander son reste.

Le malheureux chasseur resta comme pétrifié. Ce n'était pas les quatre-vingts francs contenus dans sa bourse qu'il regrettait.

Le lendemain nous l'attendîmes vainement. Depuis lors, il n'a plus reparu chez moi. Je tiens sa mésaventure d'un indiscret à qui il eut l'imprudence de la confier.

Quelques jours après, je le rencontrais dans un chemin.

— Mon cher Lichard, lui dis-je, je ne te demanderai pas ton secret pour attraper des truites ; mais je vais t'en indiquer un à l'effet de prendre les lièvres. Ecoute : Sur toutes les pierres plates que tu remarqueras dans les bruyères, dépose, à l'entrée de la nuit, une forte prise de tabac. Le lièvre attiré par l'odeur du narcotique, accourt et le flaire ; mais aussitôt un accès d'éternuement le saisit, et, par suite du mouvement que fait sa tête pour éternuer, il frappe avec force du museau contre la pierre, ce qui l'étourdit et provoque une hémorragie dont il meurt sur place. De telle sorte que le lendemain matin tu n'auras qu'à aller faire ta tournée et les ramasser.

P. Laruche.

LES ECLAIRS

SUIVANT la tournure de son esprit, un simple mot peut aiguiller notre méditation vers des domaines fort différents.

Songeant à l'été disparu, — manière de prendre son mal en patience ! — j'ai revu des éclairs au sein des nuages orageux. J'ai revu un bon jeune homme rattraper une voisine qu'il n'osait aborder et lui offrir sa protection contre les éléments déchaînés. La belle enfant a accepté, sans songer qu'un homme désarmé devant la femme doit l'être plus encore devant le feu du Ciel ! Elle

s'est tournée vers lui, elle a souri. Lui a vu dans son regard l'éclair du coup de foudre, si j'ose dire. Il a eu un éclair d'intelligence : passant devant un tea-room renommé, il y a entraîné la jeune enfant, lui représentant qu'il était dangereux de rester par voies et chemins en temps d'orage. Ils se sont installés, avec du thé, bien sûr, — à moins que ce ne soit une glace ! — et ils ont mangé de délicieux petits gâteaux. Des éclairs ?... qui sait ! L'orchestre a joué des mélodies enivrantes. Et... laissez ce jeune couple tranquille, voulez-vous ? Nous, gens de sens rassis ! jugeons les éclairs rencontrés :

Eclair au chocolat. — Très bon, très bon ! Concession fâcheuse aux satisfactions épiciuriennes : à condamner !

Eclair d'intelligence. — Dangereux : parfois, on n'aime pas ceux qui voient trop clair. De plus, souvent, il vaut mieux ignorer ! à condamner également !

Eclair du coup de foudre. — C'est le plus dangereux, mais, en fin de compte, chacun y trouve profit, dupe et dupé : condamner ! ce qui encouragera invinciblement autrui à se dire : « Moi, malin, je ne risque rien ! » et cela fera un attrapé de plus !...

Eclair céleste. — *Acquittement !*... parce qu'un orage est, parfois, tellement utile !... pensez au bon jeune homme au parapluie hospitalier !...

St-Urbain.

MA CASQUETTE DE COLLÉGIEN

*Elle n'est plus bien présentable,
Ma casquette de collégién ;
C'est un souvenir respectable,
Et auquel, malgré tout, je tiens !
L'autre jour, je l'ai retrouvée
Dans l'armoire où elle dormait
Depuis de nombreuses années,
Sans espoir d'en sortir jamais !
J'en ai secoué la poussière,
Avec un soin sans précédent,
Heureux de la revoir entière,
Sans avoir trop souffert du temps.
Maintenant, elle est trop petite,
Son écuillon est défraîchi ;
Et puis, elle a souffert des mites,
Son drap est râpé et blanchi !
Qu'importe, c'est une vieille amie ;
Telle qu'elle est, respectons-la ;
Elle me rappelle une vie
Heureuse et révolue, hélas !
Chère bonne vieille casquette,
Toi, qui saluas tant, jadis,
Au bon temps où j'étais perquette,
C'est toi qu'onalue aujourd'hui !*

AUX VIEILLES PERQUETTES :

*Petits poissons, devenus grands,
Auxquels le Bon Dieu prêta vie,
Vous venez reformer vos rangs,
A Morges, la cité jolie.
De partout, vous êtes venus,
Vieux boillats et jeunes perquettes ;
Plus d'un, qu'on croyait disparu
Vient nous remontrer sa binette !
Ah ! Les vieux souvenirs d'autan,
Les vieilles farces du collège,
Vont revivre, pour un moment,
Défilant en un long cortège !
Bien des uns qui, déjà blanchis,
Voient approcher la vieillesse,
En retrouvant les vieux amis,
Croiront retrouver leur jeunesse !
Parmi tant de vieilles perquettes,
Menu fretin ou vieux barbeaux,
Vous trouverez races complètes,
Mais pas de vilains maquereaux !
A tous, un fraternel salut
De cordiale bienvenue ;
Et, à ceux, trop tôt disparus,
J'adresse une pensée émue !*

8 mars 1929. Pierre Ozaire.

Ces vers ont été lus à l'occasion de la constitution de l'Association des anciens élèves du collège de Morges. A Lausanne, on les appelait : Pétolles ; à Morges : Perquettes.

NECESSITÉS DU TEMPS DE GUERRE

Il a mobilisation de 1914 a eu pour effet, non seulement de permettre le perfectionnement de la mécanique en général et de l'aviation en particulier, mais encore de développer l'esprit d'initiative des hommes. L'histoire suivante arrive fort à propos à l'appui de notre thèse.

Le capitaine P..., — un chef et un grand cœur — s'était trouvé un jour dans la pénible obligation de sévir à l'égard de ses subordonnés. Profitant de la déconsignation du dimanche, quatre soldats de la compagnie avaient indigneusement abusé de leur liberté pour s'enivrer de scandaleuse façon. La discipline exigeait une leçon qui fut un châtiment exemplaire. P... eut la chance de trouver un local d'arrêts qui pouvait être hermétiquement clos. Plus de fuite nocturne ni de « commerce clandestin ! » C'était un caveau dont la seule communication avec le monde extérieur consistait en un soupirail garni d'épais barreaux assez serrés pour qu'il fût impossible d'introduire à travers l'espace libre, une bouteille ou même un verre. De la sorte, les prisonniers seraient contraints à observer l'abstinence la plus rigoureuse durant leur peine de « deux fois vingt-quatre heures ! » Ils y furent donc incarcérés.

Au cours de la première nuit, le capitaine se rendit auprès des détenus qui dormaient paisiblement. Il acquit ainsi la conviction que toute contrebande était exclue. Mais, la nuit suivante, l'officier étant retourné au local d'arrêts, constata avec stupéfaction que les quatre soldats étaient pleins de vin et chantaient à tue-tête. La complicité de la garde lui parut évidente. Il fit une enquête sur-le-champ, qui ne révéla rien. Aucune boisson n'avait été remise aux hommes et la clé du caveau était restée au corps de garde sous les yeux du platon. Le capitaine s'arracha les cheveux. Intrigué et obsédé par ce mystère, il résolut, toutefois, d'être fixé à tout prix. Un vieux sergent qui connaissait le « truc » s'offrit à résoudre l'éénigme, à la condition qu'il ne s'en suivît pas de représailles. Après entente sur ce point, le sous-officier expliqua à son commandant par quel ingénieux moyen, en pareilles circonstances, les soldats punis se faisaient servir à boire.

Il y avait, entre deux barreaux, la place suffisante pour introduire le tuyau d'une pipe en terre à deux sous ! De l'extérieur, le camarad complaisant versait le vin dans la pipe et, à l'intérieur, les quatre compagnons d'infortune veillaient, tour à tour, sucer le bout de ce syphon à nouveau genre !

Et c'est ainsi que ces bons Vaudois aux violons avaient fini par retrouver l'atmosphère de la cave paternelle !

Alphonse Mex.

UNE AME EN PEINE

S'il était pauvrement vêtu, court de tail et laid de figure, avec son front tout marqué par des rides et ses oreilles lâches, écartées de la tête. La bouche trop humide avec, au coin des lèvres, un pli désabusé, devait morne.

Quand il entra dans le café, sa silhouette apparaît pitoyable dans l'encadrement de la porte et le froid de l'hiver s'engouffra sur ses pas.

Sans mot dire, il vint s'asseoir parmi quelques amis qui, machinalement, lui tendaient une main. Il répondit à leur salut par un clinement des paupières, puis s'isola dans une rêverie, un cigare immobile entre les dents.

Et c'est alors que sa torpeur me surprit d'un malaise.

A quoi pouvait-il bien songer derrière ses yeux impénétrables et graves ?

Il était laid — je vous l'ai déjà dit — mais son regard retint le mien par son calme infini.

Il resta longuement ainsi, détourné de ces gens qui ne prenaient pas garde à lui, conscient de sa hideur, car il ne voulut point sourire à la jeune fille attentive à lui verser à boire.

— Voilà qui vous réchauffera...

Il fit un signe approuveur, mais garda la silence.